

La leçon de la *French Theory*

French theory. Foucault, Derrida, Deleuze, et cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis, de François Cusset, La découverte, 367 p.

Sylvano Santini

Fidélité à plus d'un : Derrida, Celan, Brenner, Cixous, Blanchot

Numéro 195, mars-avril 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/19465ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Santini, S. (2004). La leçon de la *French Theory* / *French theory. Foucault, Derrida, Deleuze, et cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, de François Cusset, La découverte, 367 p. *Spirale*, (195), 42–43.

LA LEÇON DE LA FRENCH THEORY

FRENCH THEORY. FOUCAULT, DERRIDA, DELEUZE ET CIE ET LES MUTATIONS DE LA VIE INTELLECTUELLE AUX ÉTATS-UNIS de François Cusset

La Découverte, 367 p.

CERTAINS penseurs français irrationnels, transgressifs, libidinaux, obscurs, géniaux, etc. ont fait fortune aux États-Unis avec leur spirale théorique. Qu'on les ait repris ou rejetés, aimés ou détestés, tant à l'université que dans les milieux artistiques underground, le fait est indéniable : une frange de la pensée française a contaminé et assaini l'Amérique. Ce paradoxe évidemment volontaire rejoue assez bien l'extrémisme états-unien quant aux affaires intellectuelles : Baudrillard, Deleuze, Foucault, Derrida et consorts sont des démons fascistes pour les uns, des prophètes pour les autres. Y a-t-il un juste milieu ? Interrogation hasardeuse, car justement, aux États-Unis, c'est de lui qu'il n'est jamais question.

Les Américains ont créé quelque chose ces dernières décennies, n'en déplaise à ceux qui les perçoivent comme les conservateurs du musée européen. Mais ne s'agit-il pas ici encore de l'Europe ? Il serait donc plus prudent de dire qu'ils ont recréé quelque chose sous le nom original de *French Theory* en accueillant, hors de la France, la théorie française. Incontestable phénomène qui persiste depuis ses débuts bigarrés dans les années soixante-dix jusqu'à son épurée universitaire qui se poursuit encore aujourd'hui. L'heure des bilans est arrivée au tournant du millénaire : que s'est-il donc passé ces trente dernières années pour qu'on demande à Baudrillard de participer au scénario de la saga *Matrix* ou pour qu'un DJ techno cite Deleuze ? Les Américains ont fait leur propre bilan en 2001 (*French Theory in America*, Routledge), les Français, en 2003 (*French Theory. Foucault, Derrida, Deleuze et Cie et les mutations de la vie intellectuelle aux États-Unis*, La Découverte) et plus curieusement, un certain réseau canadien s'est interposé comme arbitre en 2002 (« The American Production of French Theory », *SubStance*, n° 97). Si les premiers s'évertuent à présenter les thèses caractéristiques qu'a laissées la théorie française dans la pensée américaine, et les derniers, un écho lointain de ce qui s'est véritablement passé, le bilan mis au point par François Cusset est de loin le plus satisfaisant et ce, autant pour ceux qui raillent le phénomène que pour ceux qui le respectent.

La fête et la caricature de la théorie française

Cusset connaît bien les États-Unis et encore mieux le monde de l'édition dans lequel il a

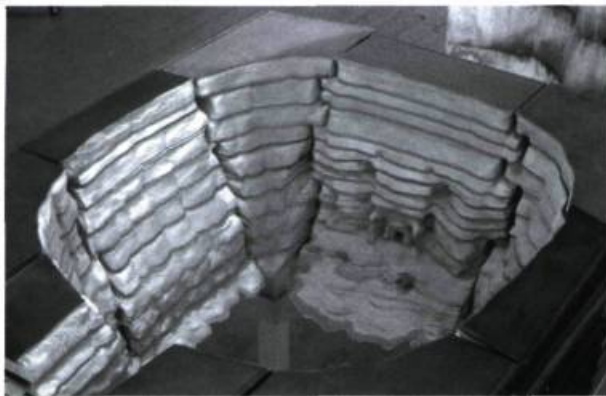
œuvré et où a été inventé en partie le phénomène. Que des intellectuels américains adaptent les thèses de penseurs français, ce n'est pas un précédent, on l'avait fait déjà avec le surréalisme et l'existentialisme. Ce qui est toutefois nouveau ici, c'est qu'il ne s'agit pas d'une simple adaptation mais d'une véritable appropriation qui débouche sur l'invention de perspectives théoriques non négligeables : la *French Theory*. Si cette appropriation positive s'est déroulée sur les campus universitaires, ce n'est pas exactement par là que la théorie française s'est fait connaître aux États-Unis. Dans les *seventies*, années profondément marquées par un désir libératoire qui prenait la forme d'expériences individuelles de désubjection (la Sainte Trinité : drogue, sexe, rock), certains universitaires, dont Sylvère Lotringer, ont introduit la théorie française dans la contre-culture américaine. Moment festif et joyeux, fait de rencontres inusitées entre intellectuels et artistes (Deleuze et Guattari ont rencontré Bob Dylan *backstage*!), cet « entre-deux » est typique, selon Cusset, de la première vague de *French Theorists*. La popularité non universitaire de la théorie française continue à persister au-delà des *seventies* dans les milieux artistiques, alternatifs, informatiques, etc. où l'on cite allègrement des passages de *Mille Plateaux* ou de l'indécidable déconstruction de Derrida. Cusset reconnaît tout de même l'intérêt de ces récupérations qui tournent souvent à la caricature, car si certains artistes y ont trouvé une manière légitime de parler de leur art, la théorie, elle, y est devenue vivante. Encore que la pensée des philosophes français y ait été entièrement pervertie (les contre-sens avec Baudrillard sont éloquentes), l'union entre la théorie et l'œuvre a représenté peut-être la meilleure réponse qu'on leur a donnée. Mais tout le monde avait déjà compris que c'était par l'université que la théorie française devait passer pour rester.

L'incidence politique de la théorie

Autre lieu, autre réception. Les départements de français et plus largement ceux de littérature ont ouvert les portes des campus universitaires à la théorie française, tout en se hissant au sommet des *humanités* en maniant des concepts nouveaux mais flous, flexibles et surtout tellement poreux que les autres disciplines y trouvaient leur compte : en quelques années, les littéraires étaient devenus les dépositaires de l'« éthos universitaire ». Des mégastars naissaient sur son crédit ; tout un domaine de recherches y trouvait

son impulsion (les *cult'studs*) ; les étudiants l'utilisaient pour affirmer haut et fort leur passage à l'âge adulte. On récupérait, sans retour, ce que des stratégies éditoriales avaient fabriqué de toutes pièces en publiant côte à côte les vedettes de l'heure : portrait d'une famille française née à l'étranger que l'on a appelée, selon les milieux et les humeurs, poststructuraliste, postmoderne, et plus récemment postmarxiste. Si les études universitaires n'étaient pas en reste de récupérations mimétiques et caricaturales qui se limitaient trop souvent à une clique de campus qui défendait complaisamment son auteur fétiche — concurrence typiquement américaine entre universités —, il y a des domaines où la lecture des auteurs français a été fine et de grand intérêt. La palme revient ici aux études postcoloniales et aux politiques identitaires qui, selon Cusset, ont réussi à sortir la théorie française du marasme textualiste en reconnaissant ses incidences politiques. Il n'invoque pas d'ailleurs les moindres penseurs en parlant de Spivak, Saïd, Butler, etc. Tous et toutes, d'une manière ou d'une autre, ont reconnu l'apport considérable de la théorie française quant aux vives réflexions sur la question du statut des minorités qui avaient atteint un sommet avec le débat concernant le « *politically correct* » dans les années quatre-vingt. Pour la première fois peut-être, les débats universitaires s'étendaient dans les grands médias américains : les noms de Derrida, de Foucault, de Baudrillard, etc., étaient dorénavant connus du grand public.

Mais ce qui est à retenir de ces débats parfois houleux, c'est que les penseurs des minorités ont déplacé le paradigme marxiste et la théorie critique inspirée de l'école de Francfort (deux piliers dans les études politiques universitaires américaines qui critiquaient l'apolitisme de la *French Theory*) en reconnaissant la validité de la théorie française dans les luttes hors campus, c'est-à-dire celles qui ont lieu dans la rue. Mais cette validité, souligne Cusset, a également sa limite, car, quoiqu'elle ait servi à rendre compte des différences, elle a surtout démontré qu'il était difficile d'éviter l'illusion marxienne d'une prise directe de la théorie sur la pratique. Pour justifier ainsi l'incapacité des penseurs de la minorité à unir la théorie française avec les luttes sociales concrètes, il souligne leur aveuglement et le silence qui en découle face aux phénomènes de récupération capitaliste des minorités qui a eu lieu aux yeux de tous sous la bannière marketing Benetton. Si la moitié du chemin semble parcouru en alliant la théorie française avec la

Guy Laramée, *Biblios*, 2001, livres, bois, électrosculpture, 69 cm × 84 cm × 137,5 cm.Guy Laramée, *Biblios* (détail).

politique, il reste que son potentiel intellectuel n'a pas encore été entièrement déployé : il semble que les Américains aient mal politisé la théorie française, ne retenant qu'une partie de la complexité des rapports interhumains et les microfascismes qui peuvent en découler dans l'ordre du monde orienté non plus par la domination mais par le contrôle.

La limite d'un travail de déblayage

Cusset a fait un travail assez remarquable en repérant et en présentant tous les lieux qui ont servi à introduire et à répandre la théorie française aux États-Unis : des fanzines aux publications prestigieuses, en passant par le *scratching*, l'art new-yorkais et les débats universitaires, le terrain est pour ainsi dire déblayé. De plus, en remontant chronologiquement l'histoire de cette réception, il montre les mutations du champ intellectuel américain qui se jouent d'abord dans les départements de littérature et ensuite dans les études plus spécifiques sur les minorités. Sa présentation est claire et agréable à lire. Cusset ne cherche pas à renouveler le genre de l'histoire d'un courant de pensées en s'alignant sur la manière de faire de François Dosse avec le structuralisme ou de Didier Eribon avec Foucault. Tout comme eux du reste, il ne manque pas de saler sa mise en récit d'anecdotes et de dérapages ridicules qui font sourire et qui donneront surtout satisfaction aux professeurs qui cherchent à invalider la joyeuse pensée post-nietzschéenne française qui plaît tant à quelques étudiants. Mais le travail de Cusset dévoile ses limites, qui sont aussi celles du genre, lorsqu'il présente les penseurs américains qui se sont le mieux approprié, selon lui, la théorie française. On remarque assez vite qu'il n'a pas lu tous leurs ouvrages, paraphrasant et citant les petits *readers* qu'il critique par ailleurs : « *De même qu'à l'instar de sa consœur Gayatri Spivak, il [E. Said] se méfie des "méthodes" générales et des "systèmes" explicatifs, qui en devenant "souverains" font perdre à leurs praticiens "tout contact avec la résistance et l'hétérogénéité propres à la société civile", laquelle peut mettre à meilleur profit une cri-*

tique ponctuelle, qui doit "être toujours en situation". » Mots ou concepts clés insérés dans une phrase qui a la vertu de synthétiser toute la pensée d'un auteur (ici de deux auteurs), telle est la marque des *readers* fort populaires auprès des *undergraduates*. Mais peut-on reprocher ce raccourci à Cusset ? La tâche qu'il s'est donnée était énorme en voulant tout couvrir, tout présenter. En avouant la limite de son travail et en ouvrant le chantier à la fin du livre, il semble régler ses comptes avec le lecteur qui, l'ayant suivi jusque-là, était peut-être déçu de ne pas avoir eu droit à un véritable dialogue entre les textes français et américains : « *De ces mécomptes providentiels, de ces trahisons créatrices, sinon performatives, l'histoire mouvementée, retracée parfois ici et là, reste encore à écrire.* » Mais la raison en est aussi ailleurs, puisque, avec son travail, il veut remuer la France.

À l'heure de la « théorie-monde »

Cusset ne cache pas l'intention de son travail en l'énonçant dès l'introduction et en la rappelant ici et là dans l'ouvrage. Et « Pendant ce temps-là en France », titre du dernier chapitre, en donne un assez bon indice : les nouveaux philosophes français autoproclamés en 1977 (BHL, Glucksmann et Clavel) et extrêmement critiques à l'égard de la Pensée 68 ont bloqué le champ intellectuel français en recentrant le débat sur les enjeux humanitaires et les droits de l'homme et en ayant recours au gros concept de l'État. Si l'on en croit Cusset, il s'agit pratiquement d'une régression qui semble avoir fait prendre du retard à la pensée française en ce qu'elle a rejeté les plus prolifiques penseurs des dernières décennies. « Pendant ce temps-là en France », en effet, car ailleurs, de New York à Sidney ou de Rome à Buenos Aires, une nouvelle « classe d'intellectuels transnationale » centrée sur la théorie française (et convergente sur certains points avec la théorie critique) se forge une « théorie-monde », selon l'expression de François Cusset. Si la démonstration d'une telle théorie reste encore à faire, l'évidence de sa nécessité, elle, semble acquise. Car la complexité du monde actuel demande

autre chose que la bonne conscience rationnelle des nouveaux philosophes qui, au demeurant, accumulent aux yeux de tous les succès de librairie en utilisant la stratégie marketing qui sied tant au capital. La « théorie-monde », celle peut-être de Bruno Latour avec ses *Sciences studies* qui a le mérite, selon Cusset, de s'opposer à la ferveur rationaliste des Français et à la textualisation outrancière des Américains, mais qu'il réduit à peu près au programme de Foucault : analyser les effets de pouvoir dans les formations discursives et ceux du discours dans les pratiques.

Si Cusset ne cache pas sa hargne, c'est qu'il veut que la France retrouve l'enfant qu'elle a mis au monde mais qui a grandi ailleurs. C'est peut-être pour cette raison qu'il exagère l'importance des nouveaux philosophes et qu'il passe à peu près sous silence les héritiers discrets de la théorie française en France. On pense par exemple à Jacques Rancière qui marche à différents moments de son œuvre dans les pistes ouvertes par elle. Mais aussi à ceux qui travaillent au Centre Michel Foucault à Paris et qui ont organisé deux colloques sur sa pensée ces dernières années en France et qui font suite aux *Dits et Écrits* ; à ceux plus souterrainement qui ont ouvert le *Chantier-Deleuze* à Nanterre, qui organisent des colloques (Paris et Lyon à l'automne 2003), qui en discutent dans *Les Cahiers de Næsis* (Nice) et qui poursuivent parallèlement la pensée du philosophe dont on vient de publier tous les écrits quelques années après le succès de *L'abécédaire*. Tout cela est marginal évidemment, trop creux ou trop discret ! Certes, mais le réveil n'aura pas lieu tel que le désire Cusset. Les débats qu'il a peut-être voulu susciter n'ont pas eu lieu, et à lire les quelques comptes rendus parus dans les quotidiens et les revues en France, rien ne les laisse présager. Ça ne sert strictement à rien de vouloir donner des leçons à quiconque en espérant haut et fort une résurrection de la théorie française en France. Les « trahisons créatrices restent à écrire », dit-il. On attend impatientement son prochain ouvrage, sa trahison.

Sylvano Santini